

Ghislaine Dunant signe une magnifique biographie de la grande écrivaine et témoin des camps nazis, qui met en lumière la difficulté avec laquelle son œuvre s'est imposée

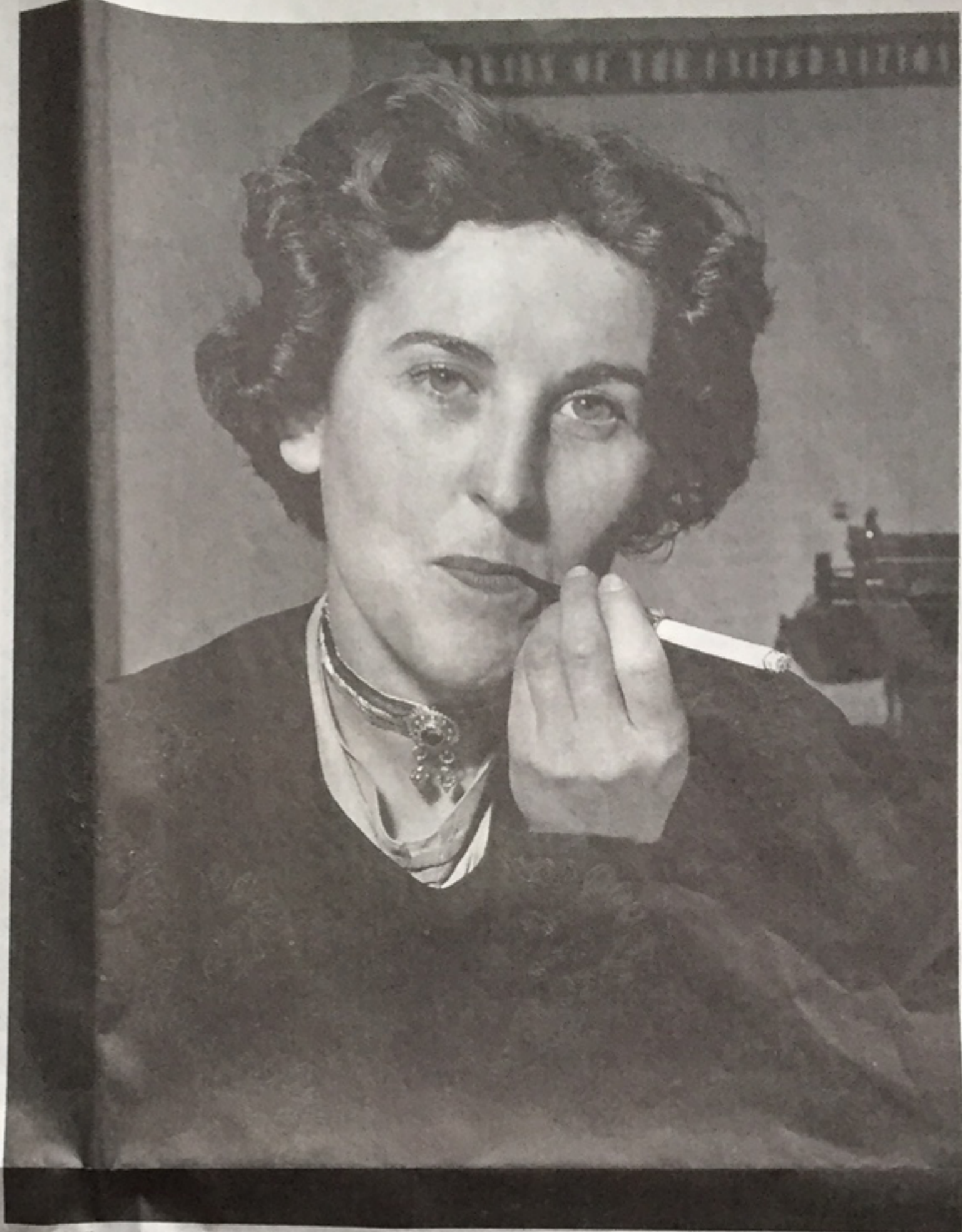
Charlotte Delbo la mal-aimée

JEAN-LOUIS JEANNELLE

Au sein de la littérature de témoignage, l'œuvre de Charlotte Delbo (1913-1985) est l'une des plus discrètes et des plus précieuses. Par la densité de son style, elle tranche nettement sur tous les autres récits de déportation. Cette étonnante maîtrise se marque avant tout par la coexistence, chez elle, des registres en apparence les plus opposés : la prose poétique extrêmement ciselée de sa grande trilogie, *Auschwitz et après* (1965-1971), aussi bien que la précision documentaire du *Convoi du 24 janvier* (Minuit,

ans après celle de Violaine Gelly et Paul Gradwohl, chez Fayard) : que les hommes aient à ce point fait défaut à Charlotte Delbo tout au long de sa vie. Le premier, qu'elle aimait, par un coup du destin : son mari, Georges Dudach, militant communiste rencontré à 21 ans, fut arrêté avec elle en février 1942, alors que tous deux préparaient la copie du premier numéro des *Lettres françaises clandestines*. Ils se savaient repérés, mais Georges préféra ne pas quitter le domicile où ils se trouvaient, attendant une consigne du Parti. Torturé, il sera exécuté au Mont-Valérien. Il avait 28 ans.

Que penser, en revanche, du deuxième, Louis Jouvét, dont elle fut l'assistante à partir de 1937 parce qu'elle saisissait mieux que personne la pensée de l'acteur et metteur en scène, mais qui ne sut pas découvrir en elle l'écrivaine qu'elle était ? Le 17 mai 1945, tout juste libérée des camps, où elle était enfermée depuis janvier 1943, à Auschwitz-Birkenau d'abord, puis à Ravensbrück, c'est à lui qu'elle écrit : « Je ne veux pas vous raconter ce long et terrible voyage que j'ai fait (...). Non, je veux vous dire pourquoi je reviens. Je reviens pour entendre votre voix. (...) J'ai eu avec vous d'extraordinaires conversations. Nous avons parlé de tout et de tous les gens que nous connaissons, Al-



Charlotte Delbo en 1950. ARCHIVES PRIVÉES DANY DELBO

Les relations avec Jérôme Lindon, patron des Editions de Minuit, furent difficiles et, après avoir publié « Auschwitz et après », il refusa tous les manuscrits que lui soumit Delbo

1965) – où sont rappelées en une longue invocation les 230 femmes parties pour un voyage de trois jours et trois nuits, l'année 1943 (deux mois et demi après leur arrivée à Birkenau, 170 d'entre elles étaient mortes) – ou encore des *Belles Lettres* (Minuit, 1961), étonnant montage de lettres ouvertes publiées pendant la guerre d'Algérie. Au plus intime de son témoignage comme dans le tressage de vies ou de paroles publiques, Delbo fait entendre une voix qui « porte au langage la conscience ». Chez elle, jamais de pathos, jamais d'exhibitionnisme, même pour dire la souffrance la plus intime.

Une chose frappe à lire la magnifique biographie que lui consacre aujourd'hui la romancière Ghislaine Dunant (trois

cestes et *Hermione*, *Electre* et *Don Juan*, et j'ai été plus près de vous ces trois dernières années que pendant les précédentes où pourtant je ne vous quittais guère. » Dans un état de faiblesse total, Charlotte Delbo rédigea, en janvier 1946, le manuscrit d'*Aucun de nous ne reviendra*, premier volet d'*Auschwitz et après*. Aussitôt, elle le soumit à Jouvét. Dix jours plus tard, sa réponse tombait, absurde : « Ma petite Charlotte... Il faut que tu le réécrites... » A Ravensbrück, Delbo avait échangé *Le Misanthrope* contre une ration de pain – « Qui a jamais payé un livre aussi cher ? » – ; et Ondine (condamnée, dans la pièce éponyme de Giraudoux, à oublier l'homme qu'elle aimait) l'avait accompagnée au moment où les Allemands la séparèrent à

jamais de Georges Dudach : comme la nymphe, elle savait – et souffrait de savoir – qu'elle l'oublierait « puisque c'est oublier que continuer à respirer, puisque c'est oublier que continuer à se souvenir ». À l'inverse, ni Mollère ni Giraudoux n'avaient préparé Jouvét à reconnaître dans le manuscrit de son assistante l'un des témoignages les plus puissants jamais écrits sur les camps nazis.

Le troisième homme, Jérôme Lindon, édita chez Minuit *Auschwitz et après*. On a longtemps cru que, durant vingt ans, personne n'avait eu accès au manuscrit d'*Aucun de nous ne reviendra*. Ghislaine Dunant révèle pourtant que Charlotte Delbo le soumit en 1961 à plusieurs maisons. Partout, le même refus : le sujet

n'intéressait pas... Le livre parut en 1965, chez Gonthier, dans la collection « Femme » dirigée par Colette Audry, et ne fut repris chez Minuit qu'en 1970. Mais les relations avec Lindon furent difficiles et, après avoir édité *Auschwitz et après*, Minuit refusa tous les manuscrits que lui soumit Delbo. Avec les meilleures raisons (commerciales) du monde : ses œuvres ne connaissent aucun succès. « Il faudra dix ans, écrit Ghislaine Dunant, pour que se vendent les 3 000 exemplaires d'*Aucun de nous ne reviendra*. »

De Delbo, le public ne connaît aujourd'hui le plus souvent que ces trois textes. Parfois également *Le Convoi du 24 janvier*, ce bouleversant concentré d'éclats de vie, de destins broyés par les camps. Mais que sait-on de *La Mémoire et les jours* ? Delbo y évoque de manière poignante cette « peau de la mémoire » dont il lui fallut se défaire, tel un serpent, afin de survivre après la guerre. Et que sait-on surtout des onze pièces qu'elle écrivit entre 1966 et 1978 ? En 1965, *Le Convoi du 24 janvier* fut rarement lu au-delà du réseau des anciens déportés, malgré quelques articles très élogieux (signés de femmes : à l'époque, écrit Dunant, « seules des femmes écrivent sur le sort des femmes dans la Résistance, que chroniquent uniquement des femmes journalistes ») ; en mars 1974, la mise en scène de *Qui rapportera ces paroles ?*, au Théâtre Cyrano, ne trouva pas non plus de public. La reconnaissance ne viendra que plus tard, tout d'abord aux États-Unis, puis en France au milieu des années 1990.

Delbo a su refonder la littérature par le témoignage, qui n'a d'autre garantie que l'épreuve vécue. Respectueuse de cette exigence d'authenticité, Ghislaine Dunant passe sur les périodes où les documents font défaut (comme l'enfance) et livre accès à de nombreux textes inédits. Avec émotion et retenue, elle restitue la force d'âme et le désir d'écriture qui animèrent Charlotte Delbo. Mais quel éditeur saura enfin lui rendre justice en publiant ses œuvres complètes ? ■

CHARLOTTE DELBO.
LA VIE RETROUVÉE,
de Ghislaine Dunant,
Grasset, 608 p., 24 €.

Stefan Zweig, déraciné mélancolique

« Juif errant, écrivain prolifique, homme de réseaux, dandy, pilier de café, bureauphobe, dépressif. » Il faudrait un puits de qualificatifs pour caractériser Stefan Zweig (1881-1942). Dans un essai érudit minutieusement documenté et iconographié, l'Américain George Prochnik retrace le destin de l'« incurable européeniste » qu'était Zweig, se concentrant sur ses années d'exil (1934-1942) : Londres, Bath, Paris, New York, Rio et Pétrópolis. Prochnik saisit ici avec justesse les enjeux du déracinement mélancolique tel qu'il a été vécu par l'écrivain. Celui où « nous ne sommes plus que des fantômes ou des souvenirs ». De sa neutralité obsessionnelle pendant la guerre à son aversion pour New York et ses « nuées de sourires publicitaires », en passant par ses réflexions prophétiques sur un monde saturé de « mises en scène » ou sa dévotion pour un Brésil « terre d'avenir », Prochnik, lui-même issu d'une famille qui a fui Vienne en 1938, dresse un portrait panoramique de Zweig et apparaît comme le quasi-double de celui qui irrigue ses pages. Delphine Allaire

L'Impossible exil. Stefan Zweig et la fin du monde (The Impossible Exile. Stefan Zweig at the End of the World), de George Prochnik, traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Dutheil de la Rochère, Grasset, 448 p., 23 €. Signalons également la parution de « Correspondance 1928-1940 », de Romain Rolland et Stefan Zweig, Albin Michel, 624 p., 32 €.

Moriz Scheyer, amer observateur de la France occupée

LE 2 MARS 1942, jour où Charlotte Delbo est arrêtée à Paris pour faits de résistance, l'Autrichien Moriz Scheyer n'est déjà plus dans la capitale française. Il l'a quittée en novembre 1941 pour un petit village de Dordogne, à l'heure où la zone libre existait encore. Le souvenir de ce trajet où s'est illustrée l'abjection cupide d'un passeur, Scheyer le consigne avec la rage contenue et l'ironie grinçante qui font de son témoignage, publié aujourd'hui sous le titre *Si je survivis*, un document exceptionnel. Toutes les pages du récit qu'il griffonne dans les derniers mois de la guerre, et qui vont de 1938 à 1945, brûlent de cette causticité mordante que lui commande la « détresse du cœur ».

Journaliste, né en 1886, directeur des pages culturelles d'un quotidien national, le *Neues Wiener Tagblatt*, Moriz Scheyer appartient à la bourgeoisie juive éclairée de Vienne ; il est lié à Stefan Zweig, fréquente Arthur Schnitzler et Gustav Mahler. L'Anschluss, en mars 1938, lui fait prendre la direction de la France, qu'il aime et où il a été correspondant pendant plusieurs années. Il y vit la « drôle de guerre », l'exode,

puis le retour dans la capitale, devenue, sous la botte allemande, « une créature déclassée, dégradée, qui se laissait aller avec fatalisme ».

Ce laisser-aller, Scheyer s'en fait l'observateur amer. Sa plume est acérée, l'écœurement proche du désespoir. Pendant qu'il se cloître à Paris, avant l'abominable épisode des quatre mois de rétention au camp de Beaune-La-Rolande (Loiret), le Viennois a le temps de voir évoluer les uns et les autres. L'échec fut une humiliation certes, pour la France, mais « la dose de prostitution mentale, de trahison, de servilité canine, de vulgarité et de dépravation qui se dissimulait sous l'étiquette de « collaboration » dépassa l'imagination », note-t-il.

La terrible question du retour

C'est toujours moins la douleur physique que la dégradation morale qui le révolte. En 1944, ayant survécu à plusieurs arrestations (à Paris, dans la Drôme, dans le Périgord), aidé par une héroïque famille de Belvès (Dordogne), les Rispal, le couple Scheyer se trouve caché à Labarde, dans un couvent et voit l'été se profiler. Seul le soutien de ces quelques amis préserve Scheyer de l'envie de mourir.

La Libération est arrivée ? Dehors, la rue est baignée de soleil, mais il est envahi par une soudaine peur de quitter son refuge. Il se sent « placé pour toujours à l'écart du commun des mortels ». Et puis s'annonce la terrible question du retour : « Nous sommes tellement en exil partout que nous ne sommes plus en exil nulle part (...). Ce qu'a été dans notre vie l'émigration circule dans notre sang comme un poison dont on ne peut plus se débarrasser. »

A la mort de Moriz Scheyer, en 1949 en Dordogne, son témoignage fut mis au rebut. Le fils de son épouse trouvait qu'il s'apitoyait bien trop sur son sort – une réaction commune, à l'époque, quand il fallait, pour les plus jeunes, regarder vers l'avenir. Son texte, écrit à vif, dresse pourtant un amer et indispensable tableau de la France collaborationniste et du « calvaire moral » des juifs qui y furent traqués. ■

JULIE CLARINI

SI JE SURVIVIS
(Ein Überlebender),
de Moriz Scheyer,
traduit de l'allemand (Autriche)
par Olivier Mannoni,
Flammarion, 760 p., 23,90 €.